



On s'abonne à Lyon,  
Rue Neuve, 37, au 2<sup>me</sup>.  
(UNE BOITE EST PLACÉE DANS L'ALLÉE.)

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend  
dans les Théâtres.



Abonnement :  
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.  
Sans dessin, — 15 c.

[LES AVIS ET RÉCLAMATIONS  
doivent être adressés franco au bureau  
de L'ENTR'ACTE.]



PRIX DES INSERTIONS :  
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré  
pour les annonces d'une certaine étendue.

# L'ENTR'ACTE,

*Gazette des Salons et des Théâtres.*

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

## Sous les Tilleuls.

(Voir nos numéros des 2, 9 et 16 juin.)

PANORAMA.

IV.

Notre article *Jeunes filles* est tombé comme une pomme de discorde dans les allées des Tilleuls; quelques promeneurs ont défendu notre franchise, d'autres l'ont accusée, en reconnaissant toutefois que les faits avancés étaient vrais. Quoi qu'il en soit, ces derniers prétendaient agir par des raisons de famille, et nous les excusons. Le débat ne pouvait point tourner au mélodrame, puisque l'éventail était la seule arme offensive; mais il est resté certain pour nous que trop de passions étaient en jeu sous les Tilleuls, pour que nous allions successivement les froisser l'une après l'autre. L'exactitude d'un portrait offense quelquefois son original, et toutes choses bonnes à savoir ont souvent besoin du secret pour être répétées. Nous éviterons donc les esquisses de détail, nous ne livrerons point à la publicité notre série d'articles sur les lions gantés, sur les vautours, sur les politico-maniagues et sur bien d'autres encore que nous omettons à dessein. Bornons-nous à envisager le panorama général, et puisque l'un des plus brillants collaborateurs de *Lyon vu de Fourvières* écrivait autrefois, à ce sujet, de spirituelles pages, rendons-nous la justice de les citer, par préférence aux nôtres.

LES TILLEULS DE BELLECOUR.

La promenade est une invention  
de la coquetterie. DIOGÈNE.

Midi!

C'est l'heure où cette île de feuillage et d'ombre apparaît comme une fraîche oasis à qui s'engage sur cette immense place; c'est l'heure où le soleil chauffe les larges dalles; c'est l'heure où le soleil fait scintiller les grains de sable comme une mer de rubis; c'est l'heure où il dardé ses mille rayons sur les mille têtes de soldats qui parquent devant la statue de Louis XIV, de ce roi de gaze et de dentelles, aujourd'hui monarque d'airain.

Midi!

C'est aussi l'heure où la vie circule plus active à travers ces fraîches allées; c'est l'heure où le boudoir et la chambre garnie, l'estaminet et l'église rendent à cette promenade la foule de ses promeneurs, élégants qui viennent pour voir (et se montrer), élégantes qui viennent pour être vues; c'est l'heure où les vieux tilleuls offrent sous leur feuillage toujours jeune un salutaire ombrage contre l'ardeur du jour; c'est l'heure où les femmes et les fleurs exhalent et entremêlent leurs délicieuses émanations; c'est l'heure où il y a entre elles rivalité de fraîcheur et de grâces, de parure et d'attraits. On accourt de tout côté. Rangs, sexes et âges, tout se mêle et se confond. C'est un bazar de jeunes filles à marier, un muséum de modes et de chroniques. Tout Lyon fashionable,

tout Lyon oisif, noble, élégant et artiste se donne là rendez-vous, s'allonge en flots mouvants dans quelques allées, et vient dépenser ses heures de l'inutilité du dimanche. Voyez! c'est un véritable panorama, un vivant kaléidoscope, toujours mobile, toujours changeant.

Ici le nouveau marié promène avec orgueil sa timide compagne, fière de son cachemire acheté chez Flacheron. De jolies femmes étalent les robes délicieuses choisies chez Paturle, et les gracieux chapeaux de M<sup>me</sup> Cherpin et de M<sup>lle</sup> Eymin. Sous des cheveux qui trahissent la main habile de Bretonville, se découvrent de riantes et fraîches figures que la coquetterie embellit encore. Puis le jeune clerc, séducteur de sa nature, vient essayer là sur le cœur de la femme de son patron sa jeune France naissante, son pantalon collant, son inamovible sourire. Le petit homme à l'épouvantable chevelure, l'apprenti poète, le peintre en écriture promène son étouffoir de paille noircie et sa taille bridée. Là encore cette jeune fille vient faire mourir de dépit et d'envie ses bonnes amies de pension par l'éclat de sa toilette et la correction des formes qu'elle doit aux corsets de M<sup>me</sup> Morel, ou bien encore à l'ouate de sa tailleuse. Puis c'est l'artiste qui cherche de capricieux détails pour son prochain tableau; puis c'est le dandy du Club-Jockey qui, le jonc à la main, colporte à la fois sa barbe rousse de rabbin, son ennui et la dernière mode. Le commis en nouveautés s'enorgueillit d'un chapeau de mérinos gris que la couture ne permet point de confondre avec le feutre. Enfin c'est un parvenu géné dans sa cravate, un mari qui bâille, les mains dans ses poches, sa femme à son bras et ses enfants groupés à ses côtés.

Plus loin encore ce sont de jeunes gens avec le rire et le verbe hauts, des regards indiscrets et des manières qui trahissent leurs habitudes de la semaine. Là ce sont des jeunes filles clouées près de leurs mères, heureuses ou jalouses de leur beauté, avec des joues pâles ou rosées, des yeux baissés, un cœur qui parle et rêve tout bas, des tailles à tenir dans une main d'enfant, mais parfois des pieds à remplir... (Quoi qu'on en dise, notre exquise galanterie se refuse à croire et surtout à transcrire la fin de cette phrase.)

Tout cela passe et repasse, se croise et entrechoque ses causeries. C'est un murmure de voix comme un bourdonnement d'abeilles. On rit, on médite, on parle de politique, on parle d'amour, on parle de tout enfin, sérieusement des choses légères, légèrement des choses sérieuses. On se rencontre, on se salue avec affectation, on se sourit du bout des lèvres, on se retourne pour se moquer les uns des autres, on se trompe, on se dupe avec des formes exquis, comme on le fait entre gens de bonne compagnie.

Puis on se lasse enfin, et l'on rentre chez soi. N'est-ce pas la comme dans un grand salon où chacun joue son rôle, comme dans une soirée de carnaval où chacun porte son masque?

Ne croyez pas cependant, au milieu de toute cette vie mondaine, éviter l'inévitable politique. Où ne se glisse-t-elle pas ? Elle est là aussi, la voilà ; en canezou vert, avec robe blanche, c'est le carlisme ; avec l'œillet rouge à la boutonnière et la canne de fer, c'est la république ; avec une cravate blanche, une large panse et une figure épanouie, c'est le juste-milieu. Laissez passer !

Ce kiosque, c'est l'ancre du démon lui-même, c'est le foyer de tous les journaux. Autour de lui s'éparpillent toutes les opinions, promeneuses ou stationnaires, assises ou adossées contre un arbre ; chacun y satisfait ses goûts et ses sympathies, chacun y trouve au même prix de quoi penser et surtout de quoi parler pendant tout le reste de la journée.

Mais prenez bien garde, voici les défilés le plus dangereux ! Méfiez-vous des doubles haies de chaises ; c'est la censure en permanence, c'est la mise en état de siège de tout ce qui passe. Une épingle, un nœud de ruban, une fleur, un rien manque-t-il à votre ajustement ? Oh ! mon Dieu ! fuyez, ou c'est fait de vous, car là on vous critiquera sans pitié.

Avez-vous une femme légère, folle de vous ou de son plaisir ?

Avez-vous de beaux enfants qui par bonheur ne vous ressemblent pas ?

Avez-vous des jambes ou un pantalon mal faits ? Vous êtes un homme perdu, ne passez pas là.

Si même vous avez eu le malheur de faire faillite sans vous retirer dans votre campagne ;

Si vous avez manqué le quatrième mariage de votre fille aînée ;

Si vous êtes bousingot ou parent de bousingot, ah ! gare à vous !... on va vous mettre en pièces tout vif. Autant vaudrait pour vous essayer une double bordée de canons ; vous en sortiriez moins meurtri, moins déchiré. Oui, je vous le répète, défiez-vous de la double haie de chaises ; il y a là trop de regards braqués, trop de langues occupées ; on n'y cherche que des victimes ! »

Ainsi s'exprimait-on, il y a quelques années. Depuis ce temps les ridicules, bien loin de se perdre, se sont considérablement accrus, car les temps et les cœurs deviennent de plus en plus mauvais. Avions-nous donc tort de vouloir prendre un à un les vices du siècle pour les marquer au front d'un fer rouge ? L'indignation qui flétrit est-elle plus coupable que la réserve qui caresse les travers en s'en jouant ? Nous adressons cette double question à nos accusateurs ; bientôt nous irons prendre leur réponse.

(La suite au prochain numéro.)

### Un Episode de la Vie de Talma.

Les grands artistes, ceux qui méritent vraiment ce titre, gagnent beaucoup à être connus, étudiés dans les détails de la vie intime. Leur supériorité, pour être réelle, doit émaner du cœur ; il faut que l'homme résume l'artiste, c'est-à-dire que l'élévation du talent prenne sa source dans l'élévation du caractère. Les exceptions elles-mêmes servent à confirmer les règles, et, dans ce cas, implorons l'intervention de cet ange que Sterne nous représente effaçant avec une de ses larmes les torts d'une si belle vie. Que l'artiste obtienne la grâce de l'homme !

Tous ceux qui ont suivi les représentations de Talma se rappellent l'émotion profonde qu'il excitait dans le rôle de Pharan de la tragédie d'*Abufar*, la plus belle composition de Ducis, car Shakespeare n'a rien à y réclamer. Pharan aime Saléma, qui passe pour sa sœur ; il l'aime de toute l'ardeur de sa passion orientale. Les feux du soleil d'Arabie ont dévoré son cœur ; ce cœur est pourtant fidèle à la vertu, l'inceste l'épouvante. Jamais cette lutte de la passion et du devoir ne sera reproduite ; jamais nous ne retrouverons Pharan, il est descendu dans la tombe avec Talma.

Une jeune personne, d'une imagination impressionnable, vit Talma dans cet ouvrage. A dix-huit ans, sans expérience du monde, exaltée par des lectures romanesques, et plus encore par les rêveries de son cœur, la jeune fille crut avoir rencontré l'être sympathique né pour elle, celui qu'elle attendait, et qui devait lui créer une vie dans la vie. Pour bouclier contre de pareilles idées, elle n'avait pas les conseils d'une mère ; orpheline depuis l'enfance, comment confier son secret à son père, dont la sévérité l'alarmait ? Elle fit comme toutes les jeunes filles sous l'empire d'un premier amour ; elle se berça d'illusions et de rêves ; elle s'égara dans un monde de prestiges et d'enchantements, s'abreuvant, pour ainsi dire, du poison de ses souvenirs. Cet état dura plusieurs mois sans qu'elle voulût retourner à la Comédie-Française, sans qu'elle cherchât les moyens de se rapprocher de celui qu'elle aimait ; heureuse de penser à Pharan, et de se rappeler les inflexions de sa voix, elle ne demandait rien de plus.

Au bout de six mois passés dans ce monde idéal, la jeune personne retourna au Théâtre-Français, on y représentait encore *Abufar*. Talma se surpassa lui-même. L'École polytechnique en masse avait envahi le parterre ; ces âmes neuves et passionnées accueillirent Talma avec de tels transports, le comprirent si bien, qu'il disait : « Leurs applaudissements me tueront ; il faut les mériter. »

Jugez de l'effet magnétique de cette admiration sur la jeune fille qui, depuis six mois, n'existait que pour une seule idée, jugez surtout de son bonheur ; et maintenant que le rideau est tombé, que la vie prosaïque et réelle va la saisir, suivons-la dans sa chambre, au milieu du calme de la nuit, alors que tout bruit cesse dans la grande cité.

Elle écrit à Talma... La plume court sur le papier qui est baigné de pleurs. Qu'a-t-elle écrit ? Que veut-elle ? Elle-même l'ignore, et chaque feuille remplie est aussitôt déchirée ; puis les fragments, elle les recueille avec soin et les brûle à la flamme de la bougie. Enfin, elle trace quelques lignes, fixe un jour, désigne l'heure et indique l'allée la plus sombre du jardin des Tuileries. Le lendemain, ce billet était remis à Talma. Point de signature... Un cachet en cire verte avec un chiffre : E. DE V., mais impossible de s'y méprendre. Le papier, l'écriture, le pli, tout révélait une jeune fille... et un premier amour...

Ce n'est point ainsi qu'écrivait une femme accoutumée à ce genre d'aventures ; l'esprit d'observation du grand artiste le devinait. Une allusion à Pharan lui expliquait toute une lutte entre l'amour et la vertu. La résolution de Talma fut bientôt prise ; il y avait un devoir d'honnête homme, de père de famille à remplir ; il s'y prépara par une toilette qui le vieillissait de quelques années. Il consulta son miroir pour cette coquetterie d'un nouveau genre, puis il se rendit aux Tuileries.

Dans l'allée indiquée, il aperçut une jeune personne d'une taille élancée, aux traits mélancoliques, dont la figure, d'un délicieux ovale, était encadrée dans de longues boucles de cheveux d'un blond cendré. Naissance, fortune, éducation, son aspect révélait la réunion de tous ces avantages. Elle ne fit aucune attention au bon papa qui passa deux fois devant elle. Comment reconnaître Pharan sous cette longue et large redingote brune, avec ce grand chapeau, cette haute cravate, tout cet attirail de bourgeois qui, en octobre, devance l'hiver par ménagement pour ses rhumatismes ?

L'heure avait sonné à l'horloge du château, et elle attendait tranquillement, sans laisser échapper le moindre signe d'impatience ; la limpidité de son œil d'azur attestait la pureté de son cœur. Talma se sentit profondément ému devant tant d'innocence et de passion ; et, fort de ses résolutions, il aborda la jeune personne.

— Mademoiselle, lui dit-il, je suis celui que vous attendez...

Un geste de surprise, de doute, échappa à la jeune fille. Elle promena même autour d'elle un regard égaré, comme pour appeler du secours.

— Oui, mademoiselle, je ne vous trompe point, je suis Talma, de la Comédie-Française, et malgré la différence de costume, vous devez reconnaître la figure de Pharan. Vous le voyez, ajouta-t-il en souriant et en montrant sa tête découverte, nous autres acteurs, nous avons besoin de l'illusion de la scène, condamnés que nous sommes à représenter un rôle d'amant jeune et passionné avec des cheveux gris. Que voulez-vous ? je ne m'abuse pas sur mon âge... j'ai débuté au théâtre avant la révolution. Ne l'oubliez qu'au théâtre ; mais partout ailleurs rappelez-vous une date que je ne confie qu'à vous seule... c'est la date de ma naissance ; sur la médaille qu'on a eu la bonté de frapper pour moi, j'ai prié de supprimer ce chiffre... Gardez-moi le secret, je suis de 1763.

Des larmes tremblaient sur les paupières soyeuses de la jeune personne. Talma n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

— Je ne remplirai plus le rôle de Pharan, lui dit-il ; j'y ai paru pour la dernière fois. Venez me voir dans *Manlius*. Comme il est inutile que je sache votre demeure, je ne vous offre pas de vous accompagner. D'ailleurs cela vous exposerait à des questions embarrassantes. Adieu, mademoiselle, que les vœux d'un père de famille vous portent bonheur ! Mariez-vous, choisissez un homme digne de vous, qui réponde aux sympathies de vos parents, et songez bien que la vie réelle a sa poésie comme son bonheur.

En même temps, sur un geste de Talma, accourut un petit garçon de cinq ans, aux longs cheveux flottants, qui était au détour de l'allée, sous la garde d'un vieux domestique.

— Ploplu, dit Talma à son fils, venez embrasser mademoiselle.

— Oui, papa, répondit gaiement le bambin.

La jeune personne pencha sa gracieuse figure vers la jolie tête bouclée de l'enfant, et riant sous les pleurs, elle l'embrassa avec une

treinte convulsive. Deux minutes après, le père, l'enfant, le vieux domestique, tout avait disparu.  
Quoique douce, la leçon était forte ; elle fut décisive.

### A Elle.

Ainsi qu'un pèlerin isolé sur la terre  
Va cherchant un écho pour soulager son cœur,  
Du monde j'ai long-temps visité le parterre  
Pour trouver une fleur,

Et donner à mes jours un parfum de bonheur.

Alors que mon âme affaiblie

A cet espoir crut renoncer,

Tu m'apparus, ô ma chérie!

Comme un beau songe de la vie,

Près de moi tu vins à passer.

Depuis ce jour, hélas ! seul avec ma pensée,

A mes yeux se dessine un meilleur avenir,

Et parfois sur ma plume une larme versée

Vient faire épanouir.

Quelques vers, enfants nés de ce doux souvenir.

Pardonne, toi qu'en mon passage

Je rencontrais sans le vouloir ;

Si mon amour te fait ombrage,

Je sens que j'aurai le courage

De t'adorer sans plus te voir ;

Ou bien, si mon tourment qui se change en délire

Fait naître ta pitié, ce baume précieux,

Ton nom sera le seul qu'invoquera ma lyre,

Et ma part dans les cieux

Sera dans un regard venu de tes beaux yeux.

Car, pour vivre dans cette vie,

Il faut aimer ; c'est une loi

Que Dieu, dans sa grâce infinie,

Impose à la femme jolie ;

Et je n'en sais qu'une : c'est toi. LÉON VELLE.

### REVUE THÉÂTRALE.

Ah ! Messieurs de la haute presse, que d'injustices et que d'inconséquences n'amoncelez-vous pas au bas de vos feuilles ! Perdus que vous êtes dans vos graves préoccupations politiques, forcés de jouer aux yeux du monde un rôle souvent plus sévère que ne l'est votre caractère, vous ressentez parfois un grand besoin de rire ; faute de sujet favorable, vous saisissez l'occasion supposée que vous offrent nos théâtres, et vous y dépensez le superflu de votre gaieté hebdomadaire. Riez, Messieurs, car tout le monde s'en trouvera bien ; riez, si vous le voulez, à grand éclat, riez en dépassant même toutes les bornes des convenances sociales ; mais du moins que la raison vous reste si le marasme vous quitte. Songez, dans vos jours d'hilarité fabuleuse, qu'une grave responsabilité pèse sur vous, et si vous tuez la direction des théâtres, n'ensevelissez pas votre honneur avec elle. Or, je vous le demande, est-ce bien sérieusement qu'un feuilletonniste de notre ville ait tracé ces mots : « La presse a aidé de tout son pouvoir la direction ; pas une médiocrité, pas même une nullité qu'elle n'ait encouragée ; mais à toute complaisance il y a un terme. » Serait-ce donc là le rôle de la presse, et voudrait-on nous faire croire qu'une allégation semblable est dictée par un esprit bienveillant à la direction ? S'il était vrai que la presse eût pensé jamais à encourager une nullité, je dirais qu'elle s'est déshonorée, car d'une nullité l'on ne peut rien attendre ; l'encourager serait donc la mystifier et la perdre ; la flatter aux yeux du public serait une trahison. Lequel préfère-t-on ? Je ne pense point, pour mon compte, que le respect de soi-même soit compatible avec l'une ou l'autre de ces façons d'agir. Mais rassurez-vous sur l'honneur du feuilletonniste ; ce qu'il dit, il ne l'a point fait et il ne pouvait le faire. Pas une nullité ne s'est présentée sur nos théâtres ; quelques mérites réels sont tombés, il est vrai, sous les coups du caprice ; quelques médiocrités encore se sont retirées d'elles-mêmes devant les exigences légitimes d'une seconde ville de France, voilà tout ; et vouloir affirmer le contraire, ce serait décrier faussement pour le plaisir du mal, ce serait s'exposer soi-même à s'entendre accuser de malveillance ou d'égarement.

Non, Messieurs, la direction ne sollicite point de vous de coupables complaisances ; mais elle compte sur votre justice, aussi bien que sur celle du public qui lui seul juge en dernier ressort. La direction ne vous force point à lui faire du bien, mais elle a le droit d'attendre que

vous ne lui fassiez point de mal. Ce n'est point lorsque ses troupes s'organisent en dépit de tous les événements, qu'il faut entraver sa marche, pour lui dire plus tard qu'elle n'avance pas ; ce n'est point lorsque 28 degrés de chaleur font désertir ses théâtres, qu'il faut travailler à en tenir le public éloigné ; ce n'est point, enfin, lorsqu'elle double son personnel pour monter un troisième théâtre, qu'il faut la menacer d'un *saut périlleux*, et jouer sur bien d'autres mots plus jolis les uns que les autres. Que la presse se respecte, si elle veut qu'on la croie et qu'on la respecte. Assez d'accusations ridicules pèsent déjà sur elle ; qu'elle ne vienne pas elle-même doubler leur nombre et leur donner la force de la légitimité. Pour notre compte, nous n'avons point en vue la défense de la personnalité directoriale, car nous aussi nous pourrions articuler des griefs ; mais avant les questions de personnes nous plaçons la question des théâtres, et si très-souvent nous employons notre franchise contre la direction et contre les artistes au profit de l'art et du public, nous savons aussi, lorsqu'il le faut, parler ouvertement dans l'intérêt des accusés, bien certains qu'en ces circonstances nous défendons encore l'avenir des théâtres. Ceci posé, voyons l'histoire de la semaine.

### Grand-Théâtre.

Ce n'est pas sans une émotion terrible que M<sup>lle</sup> Cundell a tour à tour fait ses deuxième et troisième débuts dans *la Pie voleuse* et *la Juive* ; mais la conscience publique a fini par se faire entendre, les opposants ont compris leur erreur, et non-seulement M<sup>lle</sup> Cundell a complètement réussi, mais encore il lui a été décerné l'honneur exagéré d'un rappel. *Ninette*, mieux que *Rachel*, eût cependant mérité cette ovation ; car M<sup>lle</sup> Cundell, cantatrice délicieuse dans la musique légère de Rossini, se trouve moins à l'aise sous les écrasantes partitions de Meyerbeer ou d'Halevy ; nous croyons même qu'il sera plus d'une fois nécessaire d'intervertir les emplois et de confier à M<sup>lle</sup> Joly les *Falcons*, à M<sup>lle</sup> Cundell les rôles à roulades. A des titres égaux ces deux artistes seront donc également premières chanteuses, et si l'une d'elle possède plus d'expérience, plus de science musicale, l'autre, bien jeune encore, jouit d'un organe plus neuf, plus mélodieux, plus flexible. Entre elles M<sup>lles</sup> Joly et Cundell peuvent tout aborder, tout remplir, et nous comptons sur leur bonne intelligence pour mettre chaque rôle en sa place.

Si, dans l'exécution de son ensemble, *la Pie voleuse* a laissé beaucoup à désirer, si la trop grande chaleur a mis en désaccord les cuivres eux-mêmes de l'orchestre, il est vrai de dire que le mérite transcendant de la débutante a désarmé bien des colères ; c'est à peine si, pour ne point déroger aux vieilles habitudes, les opposants ont quelque peu poursuivi M<sup>me</sup> Darmant dans le rôle de Jacques. Ceci ne tirait point à conséquence et ne pouvait rien prouver : M<sup>me</sup> Darmant se trouvait précédemment admise, et le rôle de Jacques, convenablement chanté par elle, est un de ceux qui, dans la rigoureuse acception du mot, ne reviennent point aux dugazons. A moins donc de surcharger nos théâtres de province d'un personnel aussi nombreux que celui des théâtres royaux, nous devons nous résoudre à entendre certains rôles plus ou moins éloignés de la perfection dernière. Chacun comprend ces choses ; et voilà pourquoi M<sup>me</sup> Darmant, jouant le lendemain dans *la Vieille*, n'a reçu que des marques d'approbation. Son admission ne saurait donc plus être contestée sans ridicule.

La représentation de *la Juive* a donné lieu aux plus légitimes triomphes. Siran s'est fait mainte fois applaudir, et son grand air de *Rachel* mérite tous nos éloges ; le rôle difficile d'Éléazar est incontestablement l'un des premiers de son répertoire. M<sup>lle</sup> Joly, Bruyat et Garbet s'attirent de plus en plus l'affection publique, et relativement à M<sup>lle</sup> Cundell, nous avons tout dit en mentionnant son rappel.

La troupe de la comédie a repris *Louis XI* pour le troisième début de M. Verdellet ; la réussite de cet artiste n'était plus douteuse, et Nemours s'est retiré de la scène couvert de bravos. *Louis XI* est monté sur notre théâtre d'une manière admirable. L'artiste de création, Valmore, s'est tellement identifié avec le personnage du vieux monarque, qu'il est bien difficile d'y retrouver l'acteur.

Nous avons vu Ligier bien grand dans *Louis XI*, et cependant notre préférence ne s'incline pas devant lui. M<sup>me</sup> Beuzeville est charmante d'enthousiasme et d'ingénuité ; M<sup>me</sup> Lefèvre est pleine de grâce, d'innocence et d'amour ; Constant passe par les épanchements de la tendresse et retrouve soudain vis-à-vis des menaces son imperturbable assurance et la rudesse de sa franchise. Germain est digne, éloquent et sévère. Il y aurait du malheur si *Louis XI*, ainsi joué, n'obtenait pas la vogue.

## CAUSERIES.

Nous offrons aujourd'hui à nos abonnés le portrait de Mlle Angéline Legros, notre jolie Déjazet.

— Les débuts de M. Pons, destiné à l'emploi de première basse-taille de grand opéra, sont toujours retardés par une indisposition prolongée.

## Charade.

Au temps où nous vivons le premier est bien rare :  
Peu de gens du second savent se dessaisir...  
Les jabots trop froissés, mon entier les répare ;  
La blanchisseuse aussi me prodigue à plaisir.

Mot de la dernière charade : *Fou rire.*

## BANQUE PHILANTHROPIQUE.

**DIX-HUIT MILLIONS déjà souscrits garantissent les chances de la mutualité.**

TREIZE MILLE CINQ CENTS SOCIÉTAIRES Y ONT ENGAGÉ LEUR AVENIR ET CELUI DE LEURS ENFANTS.

Aujourd'hui, la Banque Philanthropique est arrivée à un tel degré de prospérité qu'il devient facile de faire connaître dans leurs détails des opérations généralement appréciées, et dont il est inutile de faire ressortir les avantages manifestes. Il était certainement bon d'établir entre tous les hommes d'une même génération, et pour les mêmes besoins, une solidarité prévoyante et généreuse à la fois, qui, sans nuire à ceux qui en supportent les charges, vint puissamment aider ceux qui en recueillent les produits : la BANQUE PHILANTHROPIQUE n'a pas fait autre chose.

Pour rendre les assurances accessibles non-seulement à toutes les fortunes, mais à toutes les positions sociales, la Banque Philanthropique a donné aux pères de famille différents moyens de s'acquitter des souscriptions qu'ils ont formées dans cette institution.

Ils peuvent verser la somme qui constitue leur assurance en même temps qu'ils signent le contrat qui les engage.

Ils peuvent encore prendre seulement l'engagement de verser à une époque déterminée la somme pour laquelle ils veulent concourir à la masse, et ainsi employer dans l'industrie à laquelle ils se livrent ou aux affaires qui les utilisent, des capitaux qui, après avoir été pour eux la source de produits nombreux, viennent encore s'accroître par le fait de leur engagement dans la masse mutuelle.

Enfin, le souscripteur qui veut rendre sa charge plus légère, en la divisant, trouve encore à la Banque Philanthropique le moyen de s'acquitter par dépôts irréguliers ou annuels. Ce dernier mode présente tous les avantages des annuités jusqu'à présent pratiquées, mais JAMAIS le souscripteur n'est déchu de ses droits, lorsque l'oubli ou des circonstances quelconques l'empê-

chent de faire son versement ; il suffit qu'à l'échéance fixée par les statuts la souscription qu'il a faite soit intégralement acquittée.

## ASSURANCES DE RECRUTEMENT.

Une mise de 200 fr. souscrite à la naissance de l'enfant, et payée à 17 ans seulement (assurance à terme), produit environ 1,660 fr.

La même mise versée en souscrivant produit environ 3,680 fr.

## ASSURANCES DOTALES.

Les jeunes filles peuvent être assurées dans cette caisse depuis la naissance jusqu'à 18 ans, les jeunes garçons depuis la naissance jusqu'à 20 ans.

Les souscriptions à terme sont versées à la 20<sup>e</sup> année des filles et à la 26<sup>e</sup> année des garçons.

2,000 fr. souscrits à la naissance, et payés seulement à ces diverses époques, produisent environ 16,000 fr.

La même somme payée comptant produit environ 35,320 fr.

La masse mutuelle est partagée par tous les souscripteurs dont les filles assurées sont vivantes et mariées à 24 ANS, et dont les garçons sont vivants et mariés, ou ordonnés prêtres à 30 ANS.

Par une combinaison particulière, le père peut retrouver le capital que la mort de son enfant lui ferait perdre.

Aucun établissement ne peut établir des combinaisons semblables sur d'autres calculs sans induire le public en erreur.

S'adresser, pour les renseignements et pour souscrire, à M. REYNAUD-SABRAN, port St-Clair, 49, maison Tholozan.

Les bureaux sont ouverts de midi à deux heures du soir.

## AVIS IMPORTANT.

Aux gens de lettres et à MM. les Professeurs et Instituteurs de premier ordre.

Le Professeur américain continue ses Cours de langues anglaise, italienne et grecque moderne, garantissant complets en vingt-une leçons, d'après la méthode impressive du célèbre professeur anglais Robertson, dont les journaux de Paris font un si grand éloge. Enfin, le professeur se charge volontiers et même garantit de mettre une personne intelligente en état de traduire tout ouvrage, et qui plus est, de phraser bien correctement avant les dix premières leçons, et cela sans l'obligation d'étudier. D'ailleurs, il offre d'en référer à des familles hautement respectables.

Prix pour le cours complet : à domicile, 30 fr.; chez lui, 20 fr.; en classe, 15 fr.

On n'est pas obligé de payer le cours d'avance, ni de le continuer, si on croyait ne point réussir.

S'adresser au Concierge, rue Royale, no 8.

M<sup>me</sup> BIESTRA,

TRAITEUR,

Grande rue de l'Hôpital, no 49, au 1<sup>er</sup>, à Lyon,

SERT A LA CARTE ET A PRIX FIXE.

Pour 1 fr. on a demi-bouteille, potage, 3 plats et 2 desserts. — Pour 1 fr. 20 c., demi-bouteille, potage, 4 plats au choix et 2 desserts. — Pour 1 f. 50 c., bouteille, potage, 4 plats au choix et 3 desserts.

On trouve dans cet établissement promptitude et propreté dans le service.

## AVIS.

FABRIQUE ET MAGASIN, quai St-Antoine, 16.

Nous avons signalé le Briquet-Millaud comme le meilleur qui ait paru jusqu'à ce jour, n'offrant aucun danger, pouvant se porter dans la poche, même étant débouché. Ce briquet est toujours garanti pour cinq années de durée.

Nous prévenons les amateurs que plusieurs colporteurs, qui vont dans les maisons et dans les cafés, se permettent de vendre des briquets qu'ils disent être des BRIQUETS-MILLAUD, ce à quoi le public ne doit point avoir confiance, attendu que le sieur MILLAUD n'a vendu et ne veut vendre à aucun colporteur de ses briquets; les personnes qui désirent les avoir ne peuvent les trouver que chez lui.

On trouve dans le même magasin la Pommade minérale pour faire couper les rasoirs, ainsi que l'Essence du savon pour faire la barbe. En se servant de ces produits chimiques du sieur Millaud, on est surpris des résultats avantageux que cela produit.

Chaque objet de son industrie porte la signature du sieur Millaud à la plume, afin qu'on ait confiance qu'à elle seule.



Compagnie générale.

## BATEAUX A VAPEUR

POUR

VALENCE, AVIGNON ET BEAUCAIRE.

Départs tous les jours.

POUR MARSEILLE DIRECTEMENT,

Les Lundis, Mardis, Vendredis et Samedis,

à quatre heures du matin.

Les Bureaux quai et place de la Charité.

MAISON CENTRALE A PARIS.

ANCIENNE MAISON VUILLERMET.

## AUX DEUX JUMENTAUX,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

MICHEL ET BERTHE,

Successeurs,

## Marchands Tailleurs de Paris,

Préviennent MM. les consommateurs, principalement ceux qui ont l'habitude de se faire habiller dans la capitale, qu'ils trouveront dans leurs magasins un choix considérable d'habillements tout confectionnés, et une quantité d'étoffes en pièces de haute nouveauté.

Manteaux, Redingotes, Habits, Pantalons, Gilets, Robes-de-chambre, etc. etc.

En 40 heures

UN HABILLEMENT COMPLET ET DE COMMANDE

SERA RENDU.

Les soins, la coupe et l'élégance que nous offrons à nos acheteurs, sont pour nous une garantie de la préférence.

## EN VENTE,

A la Librairie de NOURTIER, rue de la Préfecture, 6.

Les Français, mœurs contemporaines, illustrés par Gavarni et H. Monnier; 30 c. la livr. en noir. 50 c. id. coloriée.

Les Anglais peints par eux-mêmes; 30 c. la livr. La Grèce pittoresque et historique, illustrée par 34 splendides gravures sur acier et 600 gravures sur bois; 1 f. 50 c. la livraison.

Aventures de Robinson Crusoe, illustrées par J.-J. Grandville; 25 c. la livraison.

## MUSIQUE VOCALE,

Place du Plâtre, no 10.

On inscrit de 3 à 4 heures (voir les affiches).

## LE PHÉNIX DE LA CHEVELURE.

Le sieur BERLE, coiffeur, voyant s'accroître de plus en plus le succès de cette Pommade incomparable, dont il est le seul dépositaire, s'engage envers les personnes dont les cheveux seraient tombés par suite de maladies quelconques, à l'appliquer lui-même, et par là il en garantit les effets et justifie les suffrages qu'il a déjà obtenus d'un grand nombre de personnes chauves depuis nombre d'années, et qui ont bien voulu rendre témoignage au mérite de l'inventeur.

S'adresser chez lui, place des Terreaux, no 47.

## MACHINE HYDRAULIQUE

A colonne d'ascension mobile, destinée à l'arrosage des prairies-jardins.

Cet appareil, mu par un cheval, élève l'eau à huit mètres et alimente un canal, à raison de 36,000 litres à l'heure.

Les expériences publiques recommenceront de nouveau le Jeudi de chaque semaine, de 5 à 6 heures du soir, cours Lafayette, maison Morel, derrière le Monument, aux Brotteaux. On peut prendre les renseignements chez MM. P. ROZET et VERGNAT, place du Concert, 6, à Lyon.

Nota. — Des appareils également brevetés, pouvant élever l'eau jusqu'à 200 pieds, formant colonne ou pyramide, pour orner les villas et les maisons bourgeoises, seront également exposés aux yeux du public.

## APPARTEMENT MEUBLÉ

A louer de suite, au mois ou à l'année.

S'adresser rue Pas-Etroit, no 11, au 2<sup>me</sup>, la porte à gauche, vis-à-vis les Bains du Rhône, à Lyon.

On trouvera également à l'adresse ci-dessus des chambres garnies séparées.

## AVIS.

Les Bureaux de la Compagnie L'IMMORTELLE Assurance générale contre l'Incendie, représentés à Lyon par M. BENOIT, sont rue de la Cage, 13.

VERONIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS. RUE DE LA POUILLE, 19.

L'entr'acte lyonnais.



M<sup>LE</sup>. ANGÉLINA LEGROS.

(Gymnaste.)